



365.

LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de passementerie de Guerebener et de Provence, s. — Robes de M^{lle} Célestine Quiller et de Choucaud — Lingerie de M^{me} Colas et Vivienne s. — Parfums de la Société Anonyme et J. A. Rousseau, s. — Chaussures de Meier rue Frenchet, 7.

Paris, chez Aubert et Cie Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE DOIGT DE DIEU (2^e et dernière partie), par
M^{me} ADELE DESLOGES. — LES CICATRICES (4^{re} par-
tie), par MAURICE SAINT-AGUET. — CAUSERIES. —
RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Nous sommes en carême, et cependant on danse avec un entrain digne du carnaval; car, excepté les salons du président de la République et les salons politiques, le bal est partout.

Il faut encore en excepter le faubourg Saint-Germain, qui est trop bien élevé pour se permettre de semblables plaisirs. — Nous devons donc remonter à la dernière semaine du carnaval pour vous raconter les bals donnés dans le grand monde et la grande joie des très-petits; nous voulons parler des matinées d'enfants qui ont eu lieu chez madame la princesse de Beauvau, madame la duchesse de Mouchy et madame la baronne de Rothschild. On ne peut rien imaginer de plus charmant que ces enfants roses et blancs habillés avec goût, que dis-je? avec art, par la

célèbre couturière de tout ce monde enfantin, madame Marindaz (1) : robes blanches, roses, vestes bleues, tuniques de velours, vestes de drap prenant bien sur les hanches, broderies anglaises, souliers mignons. Tout ce petit monde était sous les armes. On a surtout remarqué les trois petites filles de madame de C***, trois vraies petites sylphides en robes de taffetas rose garnies de volants.

Il y a eu aussi bal d'enfants au Jardin-d'Hiver, bal costumé. Nous y avons remarqué une petite fille en costume d'Écossaise; ce costume avait été fait par madame Marindaz, ainsi qu'un costume de petit garçon, costume d'un étudiant sous le règne de Louis XIII. Le costume d'Écossaise était surtout très-remarquable, parce qu'on ne l'avait jamais vu représenté exactement, les gravures n'en donnant qu'une idée fort imparfaite : on peut dire que les honneurs du bal ont été pour ces enfants.

Avant d'en venir aux descriptions de nos toilettes de bal, qui intéressent même les femmes qui n'y vont pas, nous dirons un mot des costumes de ville, lesquels ont pris, lors de ces quelques journées éclairées par le soleil, presque des airs de printemps.

Ainsi les cachemires l'emportaient sur les manteaux; les capotes de satin blanc, rose, jaune, vert, sur les chapeaux de velours.

C'est surtout avec les robes ou plutôt les redingotes de velours que se portent les cachemires; car on comprend que manteau et robe de velours feraient une toilette trop lourde.

Il est bien certain, car nous commençons déjà

(1) Rue Saint-Honoré, 416.

à en voir, qu'on garnira quelques robes de printemps avec de la dentelle de laine assortie de couleur.

On fait des redingotes de damas ou de moire antique à corsage juste boutonné du bas par trois boutons doubles et par un du haut; le milieu de ce corsage reste ouvert pour laisser passer le jabot de dentelle. Ces redingotes sont copiées sur celles de l'hiver, qui étaient en velours.

Les manches ouvertes sont bien décidément adoptées pour toutes les robes montantes, qu'elles soient d'étoffes simples ou riches.

Nous avons dit qu'on s'occupait déjà beaucoup des confections pour le prochain printemps; les modistes surtout s'en occupent plus que tout autre, car c'est par le chapeau que commencent nos nouvelles toilettes de cette saison.

Nous avons été, la semaine dernière, visiter les salons d'une jeune modiste qui a débuté l'année dernière avec éclat: madame Plé-Horain (1) mérite, en effet, sa réputation: modes jeunes, simples, de bon goût et très-variées, telles sont les qualités de cette dame; une seule de ces qualités ferait une bonne modiste; madame Plé-Horain est trop riche!

Nous avons remarqué chez elle une capote de taffetas vert-clair ornée d'une barbe de dentelle noire qui, pincée du milieu sur la moitié du bavolet derrière, traversait en double le fond, se croisant du devant pour laisser tomber un bout de chaque côté de la passe; un petit ruché de blonde au bord de la capote complète cet ornement. — Une autre capote était ornée sur chaque coulisse d'une espèce de petit gaufré de taffetas d'où sortait de chaque côté une petite dentelle. La nouveauté de cette dernière capote est dans le fond, qui ressemble assez à celui des bonnets à pièce derrière. C'est d'une grande distinction; inutile de dire que le bavolet est très-joliment orné dans le même genre que la capote.

Nous citerons, comme merveille de goût, un chapeau de crêpe jaune couvert d'étoiles de blonde;

— Des capotes de crêpe et crêpe lisse ornées de fleurs montées d'une manière nouvelle exprès pour les modes de la prochaine saison.

C'est pour nous une véritable bonne fortune que d'être admise à contempler les modes de cette maison, qui nous promet une ample moisson de renseignements sur la question si importante de la coiffure.

Le bal au profit des pauvres du 2^e arrondissement est remis au 28 février à cause des répétitions du nouveau ballet, lesquelles, ayant lieu tous les jours, empêchent les ouvriers de faire la décoration de la salle.

(1) Rue Basse-du-Rempart, 2, au coin de la Chaussée-d'Antin.

Nous avons dit qu'on dansait beaucoup en carême; la preuve en est dans les charmants costumes de bal que nous allons citer:

— Coiffure de feuillage en velours grenat nuancé et glands de chêne en or. Robe de taffetas blanc presque entièrement couverte par sept volants de tulle de Lyon bordés chacun d'un ruban légèrement froncé du milieu et large d'un centimètre et demi, le corsage avec berthe à châle composée de deux volants, comme ceux de la jupe, alternés chacun par un rang de blonde; le devant du corsage à pièce couverte de volants de tulle, avec un petit ruban, alternés chacun par un rang de blonde; les petites manches dans le même genre. Diamants montés en fleurs et aiguillettes posées en échelle de corsage.

— Coiffure en feuillage et raisins noirs et blancs. Robe de moire antique rose garnie au bas de trois petits volants de tulle rose bordés chacun d'un ruban de satin large d'un centimètre posé à plat, ces volants surmontés d'un très-haut volant de point d'Alençon ayant en tête un froncé double en tulle rose bordé de ruban. Berthe de dentelle encadrant la pièce du corsage couverte de volants de tulle et de volants de dentelle alternés. Bouquet de corsage laissant tomber de longues branches de feuillage.

— Coiffure de feuillage et fleurs cerise, dans laquelle étaient une grande quantité d'aiguillettes de diamants. Robe de crêpe blanc à deux jupes: la première garnie de neuf ou dix volants de petite blonde très-froncée, la seconde ayant au bord un large ourlet au pied duquel étaient deux petits volants de blonde formant ruche; cette jupe échan-crée en remontant à gauche, arrondie, et ornée d'une grappe de fleurs pareilles aux fleurs de la coiffure, mais qui laissait tomber des branches très-longues.

— Coiffure de Constantin en feuillage vert et or et plumes blanches. Robe de gros de Tours blanc ornée d'un tablier de magnifique point d'Alençon, chaque dentelle surmontée d'un ruché de ruban; corsage garni de même et berthe à châle en point d'Alençon.

— Coiffure de feuillage et fruits d'or. Robe de tulle à deux jupes semées de petits pois d'or, la seconde jupe ornée, près de la pointe à gauche, d'un bouquet de feuillage et fruits d'or avec grand ruban tombant un peu plus bas que cette seconde jupe; le corsage à berthe festonnée en or, berthe à châle encadrant une légère draperie de tulle. Diamants en échelle de corsage.

MODES D'HOMMES.

Il n'y a rien de changé dans les costumes de soirée depuis notre dernier article sur les modes d'hommes. Andoque (1) est toujours fort à la mode

(1) Rue Laffitte, 5.

pour les coiffures ; nous le recommandons à tous les élégants, qui font du reste partie de la clientèle de ce coiffeur.

Humann (4) prépare les costumes de printemps dont nous vous donnerons une description dans les premiers jours du mois de mars.

Nous choisissons les costumes de ce tailleur parce que c'est lui qui fait autorité dans le monde des élégants.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de satin garni sur le fond d'une résille en chenille. — Robe de gros de Tours feutre à guirlandes brochées blanches, garnie de brandebourgs en effilé de soie avec petite chenille blanche de loin en loin. — Chapeau de Guerchener en passementerie dite point d'Espagne; elle est en tout point semblable à la dentelle de ce nom, elle en a même les petits picots qui en font le mérite. Cette capote est ornée de fleurs paille et doublée de taffetas paille. — Robe garnie de volants découpés. Corsage ouvert devant, fermé derrière. Chemisette à colerette et jabot de dentelle. Sous-manches de tulle bordées d'une dentelle posée en montant et en haut de l'entre-deux du poignet.

LE DOIGT DE DIEU.

(SUITE ET FIN.)

SCÈNE X.

LE COMTE *seul d'abord, ensuite* FRIDOLIN.

LE COMTE. — Que j'aurai de peine à lui cacher la haine qu'il m'inspire !

FRIDOLIN *en entrant*. — Monseigneur me demande ?

LE COMTE. — Pourquoi ne pas venir à l'instant ? Où étiez-vous ?

FRIDOLIN. — Je lisais haut près de madame la comtesse, pour la distraire en attendant votre venue.

LE COMTE *à part*. — L'hypocrite ! (*Haut.*) Et vous, sans doute, m'attendiez aussi avec impatience pour être quitte de la lecture ?

FRIDOLIN. — Monseigneur ne peut croire qu'aucun plaisir l'emporte à mes yeux sur celui d'être auprès....

LE COMTE *s'irritant*. — Je ne crois rien ; mais que cherchez-vous sur cette table ?

FRIDOLIN. — Un papier que j'y avais laissé.

LE COMTE *à part*. — L'impudent ! (*Haut.*) Vous cherchez une autre fois. — Maintenant, allez vous coucher, car demain, à huit heures, il faut que vous soyez à Bude et que vous remettiez au commandant de Voll la lettre que voici. — C'est une commission importante.

(4) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

FRIDOLIN. — Faudra-t-il une réponse ?

LE COMTE. — Ce n'est pas vous qu'on chargera de la rapporter. — Allez. (*Fridolin sort*)

SCÈNE XI.

LE COMTE *seul*.

LE COMTE. — Je ne croyais pas à une telle audace ; — sa lettre égarée devrait cependant lui donner de l'inquiétude. — (*S'approchant de la chambre de la comtesse.*) — Et là, que se passe-t-il ? — Suis-je désiré ou redouté ?... Élisabeth ! — Si j'allais maintenant vous dire combien je vous aime ! — quel empire a sur moi votre beauté touchante ! — quel prix j'attache à votre amour ! — serais-je accueilli avec joie... ou avec crainte ? (*S'éloignant.*) Je n'irai pas ; demain, quand la punition d'un traitre sera accomplie, je recouvrerai assez de calme pour juger s'il m'est encore permis de bénir mon sort... ou si je dois me faire tuer sur quelque champ de bataille ! (*Il rentre dans une chambre à gauche.*)

SCÈNE XII.

(Le jour commence à paraître)

LA COMTESSE *seule d'abord, ensuite* FRIDOLIN.

LA COMTESSE. — Quelle mélancolie m'opresse ! — Pourquoi Louis, qui paraissait heureux de me revoir, s'est-il éloigné tout à coup, sans un mot d'explication ? — (*Allant vers la chambre du comte.*) Sa porte est fermée ; que fait-il ? — D'où vient ce mystère ? (*Voyant Fridolin.*) — Venez ici, mon enfant ; — dites-moi si le comte est bien ; — si je n'ai pas à trembler pour lui....

FRIDOLIN. — J'ai vu monseigneur hier soir ; il m'a chargé d'un ordre que je vais exécuter ce matin ; — il paraissait soucieux ; — cette nuit je l'ai entendu se promener dans sa chambre ; — parfois, j'ai cru distinguer des plaintes.

LA COMTESSE. — Il est malheureux et il me fuit !

FRIDOLIN. — Je crois que monseigneur regrette vivement les amis qu'il a perdus, car leur nom lui échappait dans son insomnie.

LA COMTESSE. — Oui, c'est cela ; j'aurais dû le comprendre. Il n'aura pas voulu m'affliger du spectacle de son chagrin. Allez maintenant remplir ses ordres, Fridolin ; mais n'oubliez pas qu'avant lui il est un autre maître auquel nous devons la première pensée, le premier acte de chacun de nos jours.

FRIDOLIN. — Je vais partir à l'instant, afin de pouvoir m'arrêter à l'église. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE *seule d'abord, ensuite* LE COMTE.

LA COMTESSE. — Je vous rends grâce, ô mon Dieu ! de la piété de cet enfant. — La prière

monte de son âme vers le ciel, comme l'encens d'un vase pur et choisi. (*Écoutant.*) N'ai-je pas entendu... dans la chambre... C'est lui! (*Elle court vers son mari, qui paraît, et lui prenant la main* :) Cher Louis! pourquoi me cacher votre peine! — Elle vous fait honneur. — Des amis moissonnés à la fleur de l'âge doivent vous laisser de vifs regrets; — mais, ces regrets, en les partageant, votre femme ne les eût-elle pas adoucis?

LE COMTE, *avec passion et tristesse.* — Que votre voix est douce à mon oreille! — Que je suis heureux de vous retrouver bonne, indulgente, m'aimant toujours, — je l'espère! — Si vous saviez combien j'ai besoin de me croire aimé!

LA COMTESSE. — Vous souffrez par l'amitié... mais l'amour vous reste.

LE COMTE. — Votre amour me tiendrait lieu de tous les biens de la terre. (*Il la fait asseoir et se place près d'elle après l'avoir regardée longtemps.*) Dites-moi, Élisabeth, comment avez-vous passé le temps de votre veuvage? Prenez-vous quelque distraction? N'avez-vous eu à vous plaindre d'aucune des personnes qui vous entouraient?

LA COMTESSE. — J'étais souvent triste; mais je préférerais la solitude au monde, qui m'eût empêchée de songer à vous. — Quant à nos serviteurs, je les traitais bien; — eux se montraient laborieux, probes, dévoués; — excepté le seul...

LE COMTE, *vivement.* — Le seul?..

LA COMTESSE. — Niedermann, l'intendant, que je crois farouche et jaloux.

LE COMTE. — Jaloux!.. de quoi?

LA COMTESSE. — De tout ce qui lui est supérieur, particulièrement de Fridolin.

LE COMTE, *inquiet.* — Et sur ce dernier quelle est votre opinion?

LA COMTESSE. — Qu'il est un ange! — Je vous ai souvent remercié au fond du cœur de l'avoir laissé près de moi. — Je me plaisais à l'instruire.

LE COMTE. — Mais n'avez-vous pas craint qu'une telle familiarité ne lui inspirât...

LA COMTESSE. — Quoi donc?

LE COMTE. — L'oubli du respect.

LA COMTESSE, *souriant.* — Fridolin n'a d'un page que l'habit... C'est un enfant soumis et sage. — Attendez, je vais vous faire voir combien il a profité de mes leçons. (*Elle se lève et va chercher des papiers dans une armoire.*)

LE COMTE, *à part.* — Elle n'a rien soupçonné. — Je ne sais si je dois lui faire connaître l'offense et le châtement.

LA COMTESSE, *revenant.* — Voyez ces fleurs qu'il a peintes, et ce missel qu'il a enluminé. — En lui donnant les notions d'un art que vous aimez, je songeais, Louis, à ce temps heureux où vous guidiez mes doigts sur le vélin.

LE COMTE. — Vous avez eu beaucoup de confiance dans ce jeune homme, Élisabeth.

LA COMTESSE. — Pas trop, puisque j'ai fait de lui un élève distingué. — Et, maintenant, regardez son écriture, comme elle est belle! — Il est vrai que ce morceau a été fait après plusieurs brouillons; — Je n'étais jamais satisfaite; — il s'agissait de vous.

LE COMTE. — De moi? — Je ne comprends pas.

LA COMTESSE. — Dans mon chagrin de votre éloignement, j'avais adressé à ma patronne une prière que je voulais placer dans un cadre au fond de mon oratoire.

LE COMTE, *prenant le papier.* — Permettez que je lise. (*A demi-voix.*) « A sainte Élisabeth de Hongrie. Vous savez si je vous honore, et si je veux toute ma vie vous honorer... » (*Il tire le fragment que lui a remis Niedermann et le confronte avec la prière. — Se levant, avec vivacité.*) — Quelle lumière, ô ciel! (*Il sonne à plusieurs reprises. A un domestique qui paraît.*) — Un cheval, à l'instant, un cheval! — Ne perdez pas une seconde.

LA COMTESSE. — Qu'avez-vous? mon Dieu! quelle agitation!

LE COMTE. — Ma bien-aimée, il s'agit de sauver un ami, un innocent qui court le plus grand danger.

LA COMTESSE. — Comment l'avez-vous appris tout à coup?

LE COMTE. — Je le sais, j'en suis sûr... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!

LA COMTESSE. — Oh! faites-le prévenir.

LE COMTE. — Non, non, j'irai moi-même... mais ce cheval, quelle lenteur! (*Il va pour sortir et rencontre Fridolin.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FRIDOLIN.

LE COMTE, *avec explosion.* — Ma lettre, enfant, vous ne l'avez donc pas remise?

FRIDOLIN. — J'ai peut-être eu tort envers vous, monsieur le comte, mais j'ai pensé que le service du Seigneur, qui est notre maître à tous, souffrait encore moins de retard que le vôtre: d'ailleurs, la commission dont vous m'aviez chargé s'est trouvée faite.

LE COMTE. — Faite, par qui?

FRIDOLIN. — La solennité de ce jour ne m'avait pas permis de passer devant l'église sans y entrer. — J'y priais, seul encore, lorsque notre vieux curé vint me demander, — le sacristain se trouvant malade, — de transporter de son logis au lieu saint les rameaux qui devaient être bénits. — Je le suivis aussitôt, et, chemin faisant, je rencontrais une personne de votre maison à qui je confiai ma lettre.

LE COMTE. — Cette personne était?

FRIDOLIN. — M. Niedermann, l'intendant, qui se rendait lui-même à Bude. (*Le comte fait un mouvement.*) — Comme le buis bénit préserve ceux qui le respectent, j'ai cru bien faire en vous apportant ces deux rameaux. (*Il offre chacune des branches au comte et à la comtesse.*)

LE COMTE, *lui serrant la main et se tournant vers la comtesse.* — Vous aviez raison, cet enfant est un ange!

LA COMTESSE. — Mais, Louis, votre ami qu'il fallait sauver?

LE COMTE. — Sa piété l'a fait échapper au péril dans lequel va tomber le calomniateur. (*La comtesse l'écoute avec surprise.*) — Je vous expliquerai cela, Élisabeth; et vous verrez ici la justification de l'humble confiance qui vous porte souvent à dire :

EST BIEN GARDÉ CE QUE DIEU GARDE.

MADAME ADÈLE DESLOGES.

LA CICATRICE.

I.

« M. de Bréard demande si mademoiselle peut le recevoir.

- Il est seul?
- Oui, mademoiselle.
- Faites entrer.
- Ici, dans l'atelier?
- Ici même. »

Celle qui donnait cet ordre, et qu'on appelait mademoiselle, n'avait plus rien à craindre des conséquences d'un tête-à-tête, même dans l'imagination féconde d'une ville de province. Qu'on se figure une grosse et courte personne, ayant le port d'une reine de théâtre, et le visage d'un chanoine du bon temps, la tête habituellement nue et les cheveux tout à fait blancs; mais, à part ces premiers dehors, qui étonnaient et faisaient sourire, mademoiselle Élise Dévigne avait une physionomie ouverte où se peignaient avant tout l'esprit le plus vif et le jugement le plus prompt comme le plus subtil, et elle possédait un talent d'artiste pour lequel elle ne trouvait de rivaux que parmi les maîtres. Tout ceci explique assez le court dialogue qu'elle venait d'avoir avec sa femme de chambre, mais non pas encore la promptitude qu'elle mit à couvrir son ouvrage et à s'éloigner de son chevalet.

Maxime de Bréard entra presque aussitôt. C'était un homme d'une trentaine d'années, de tournure noble, de mise aristocratique, dont le visage et les manières respiraient une distinction parfaite; seulement la sévérité habituelle de sa physionomie, en contraste avec la douceur de

ses traits, sa réserve absolue, en contraste avec son âge, accusaient en lui l'inquiétude d'un homme qui ne marche pas dans ses voies, qui cherche même ou qui attend sa condition d'existence. Que manquait-il donc à sa vie? Il se croyait bien impénétrable; voyons s'il avait trompé tout à fait Élise Dévigne.

« Bonjour, cher monsieur, lui dit-elle tout de suite en allant à sa rencontre, voilà une aimable surprise : car vous n'êtes pas visiteur.

— Et vous, mademoiselle, vous n'êtes pas abordable, répliqua Maxime en souriant. Voyez, je suis à peine sur votre seuil, que déjà vous m'attaquez au défaut de l'armure.

— Eh bien! asseyez-vous et mettez-vous en garde. Voilà deux mois que vous êtes à Blois. Vous vous êtes présenté chez tout le monde en arrivant, vous avez reçu des invitations de tout le monde, et vous n'avez encore rendu aucune visite.

— Je viens de les rendre toutes ce matin.

— Ah! c'est différent, je suis prise... et je n'ai rien à répondre, à moins de vous demander pourquoi je suis la dernière sur votre liste?

— Parce que je voulais rester plus longtemps auprès de vous.

— A merveille! Et vous êtes en repartie. On dirait qu'il vous arrive aujourd'hui quelque chose d'heureux.

— Au contraire, quelque chose de fort triste. Les visites que je fais sont des visites d'adieu!

— Des visites d'adieu!

— Oui, mademoiselle, je pars demain.

— Demain? En êtes-vous bien sûr?

— A moins que vous ne trouviez le secret de me retenir, que vous ne lisiez dans les cœurs....

— Je n'ai pas tant de puissance; mais déjà vous avouez l'existence d'un secret. Voulez-vous parier que j'en sais la moitié?

— Soit, et de grand cœur! car je suis trop sûr de conserver la première, pour avoir peur de perdre la seconde.

— Eh bien! levez-vous. »

En marchant vers son chevalet, mademoiselle Dévigne releva le papier de soie qui couvrait son ivoire. A la vue de la miniature presque terminée qu'elle lui montrait ainsi, et qui était un portrait de femme, Maxime ne put réprimer un vif mouvement de stupéfaction. La maligne demoiselle le regarda en riant.

« Et bien, dit-elle, partez-vous encore demain?

— Non, certes! répondit le jeune homme malgré lui.

— Cependant le visage que je vous montre vous est inconnu.

— Complètement.

— Ce n'est pas l'objet égaré de votre passion que vous retrouvez sous mon pinceau. Ces hasards-là sont trop commodes pour être fréquents.

— Sans aucun doute, et je n'ai jamais vu l'original de cette peinture.

— Et cependant vous resterez, vous me demanderez son nom, sa demeure, son histoire, vous la verrez, vous serez assidu, amoureux, peut-être; car, vous pouvez en juger, elle est jeune et fort jolie; et puis, quand vous aurez dansé avec elle....

— Achevez!

— Oh! non pas, je ne veux rien risquer. Je ne me suis engagée à savoir que la moitié du secret, c'est à vous à me dire l'autre. Remarquez maintenant que cette jeune fille n'a sur les traits aucun signe particulier reconnaissable. C'est une beauté pure et correcte, et rien n'a pu vous frapper en elle, si ce n'est peut-être qu'elle est en costume de ville, et que vous donneriez beaucoup pour la voir en costume de bal.

— Est-il possible?

— Ah çà! monsieur de Bréard, vous nous supposez donc bien peu clairvoyante?... Revenez vous asseoir.

Maxime obéit machinalement, et mademoiselle Dévigne reprit :

« Tenez-vous bien, je vais vous interroger.

— Je suis à vos ordres.

— Monsieur de Bréard, vous avez à peu près trente ans; il y a quatre ans, en 1812, vous étiez officier de cavalerie, et cette année-là vous avez donné votre démission.

— Oui, c'est moi-même qui vous ai fait connaître ces détails.

— Monsieur de Bréard, depuis ce temps vous habitez Paris; vous êtes peu voyageur, peu soucieux même des distractions qu'autorisent votre rang et votre fortune; et cependant vous allez beaucoup dans le monde sans vous y plaire, et cependant vous êtes arrivé tout à coup à Blois, dans le plus triste évêché de France, où vous ne connaissiez personne. Là, depuis deux mois, vous vous faites accueillir dans les maisons importantes, surtout quand il s'y trouve de jeunes femmes ou de jeunes filles, montrant beaucoup d'empressement auprès de chacune à tour de rôle, tant que vous les voyez dans leur intérieur ou à la promenade, apportant à cette tactique une exquise convenance et une circonspection extrême, mais la trahissant par le fait même de son application à tout le monde.

— Qui vous a dit tout cela?

— Laissez-moi finir. On ne vous voit jamais vous fixer auprès de celles qui souvent pourraient vous captiver, et que séduisent parfois en secret vos nombreux avantages. Aussitôt que vous êtes parvenu à provoquer quelques bals, quelques soirées, aussitôt que vous avez vu nos gracieuses personnes sous cet uniforme impitoyable de la fête qui ne garde aucun de leurs secrets, vous les négligez de la manière la plus dédaigneuse et la

plus absolue. On s'attendait parfois à une demande en mariage, on ne reçoit pas même une visite. Vous paraissez de plus en plus triste, abattu, découragé, jusqu'au jour où vous revenez à l'existence en annonçant votre départ... comme aujourd'hui.

— Mais, mademoiselle, comment savez-vous?

Mademoiselle Dévigne s'écria en riant: — Par vous-même, en ce moment. J'ai observé, j'interroge, et vous me répondez: donc ce qui n'était qu'une conjecture est à présent une certitude.

Maxime se mordit les lèvres et se promit de reprendre sa revanche.

« Ah çà! dites-moi, monsieur l'officier: est-ce que le fanatisme de l'art aurait aussi embrasé votre âme? Est-ce que vous avez vu, dans vos étapes glorieuses au sein des contrées antiques, la taille d'une Galatée, le buste d'une Isis, l'épaulé d'une Cythérée de marbre ou de granit, que vous cherchez partout, que possède votre imagination et qui manque à vos yeux? Est-ce qu'un avis secret donné par quelque amateur....

— Oh! pour le coup, interrompit le jeune homme, vous perdez la gageure; car vous vous égarez avant d'être au milieu de la vérité.

— Peut-être! repartit mademoiselle Dévigne, qui avait, comme on dit, plaidé le faux pour savoir le vrai. Ainsi, ce n'est pas là ce que vous cherchez; ainsi, ce n'est pas seulement à Blois que vous êtes venu; ce n'est pas seulement la France que vous avez parcourue autrefois, c'est l'Europe.... Monsieur de Bréard, vous avez été en Italie.

— Cela n'est pas impossible.

— En Toscane.

— Ciel!

— Vous avez été en Toscane, à la cour de la princesse Elisa.

— Mademoiselle!...

— Vous étiez à la cour de Florence en 1812. J'en étais sûre!... N'ai-je pas gagné mon pari?

— Eh bien! oui, s'écria Maxime décontenancé; mais du diable si je sais comment!... Si c'était!... dit-il en s'avançant vers le portrait... Mademoiselle, au nom du ciel! je vous conjure de me faire connaître cette personne!

— Vous payerez votre enjeu?

— Sans doute.

— Eh bien!.... ma foi, la voici!»

En effet, comme si mademoiselle Dévigne eût possédé la baguette d'une fée, une dame et une jeune fille entrèrent au même instant dans l'atelier. L'artiste alla vivement au-devant d'elles et pressa amicalement les mains de la première en l'appelant madame Pernaux, puis elle embrassa tendrement la seconde en la nommant sa chère Irma. C'étaient la mère et la fille.

MAURICE SAINT-AGUET.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. Tout le monde connaît le célèbre Lumley surnommé le Carter de l'art lyrique par sa facilité à dompter les ténors, les barytons, et à entrer dans la cage des *bassi* les plus féroces. On l'a vu la saison dernière se promener devant la scène de l'Opéra à Londres sur un char trainé par deux *soprani* mouchetés.

C'est Lumley qui a apprivoisé Jenny Lind, panthère suédoise dont aucun directeur n'osait s'approcher jusqu'à lui. On sait que Jenny Lind avait manqué dévorer la main de M. Duponchel au moment où il lui tendait un engagement à signer à travers ses barreaux.

Aujourd'hui la panthère suédoise est aussi douce qu'un mouton, elle se laisse flatter par tous les directeurs, elle vient jusque dans leurs mains manger les engagements qu'on lui présente.

Le célèbre Lumley compte en ce moment dans sa ménagerie une foule d'artistes inconnus en France ; le grand soprano à crinière de l'Indoustan, le contralto-rhinocéros des déserts de l'Afrique, le ténor-tigre des Cordillères, le baryton blanc du Kamtchatka. Ces divers artistes, dont le naturel semblait s'opposer jusqu'ici à toute contrainte et qui paraissaient tout à fait impropres à la domestication, ont été complètement domptés par le célèbre Lumley.

Muni de lettres de recommandation des principaux membres de l'aristocratie britannique pour l'Elysée, le célèbre Lumley a obtenu, dit-on, la permission de donner des représentations de ses exercices dans la salle du Conservatoire. On n'y sera admis qu'en habit, pantalon, gilet, chapeau noirs et en cravate blanche, ainsi qu'à l'Opéra de Londres. Les femmes seront tenues de s'inonder de diamants, de perles et de pierres précieuses.

On entonnera le *God save the queen* avant le lever du rideau.

C'est ce qu'on appelle les *concerts costumés* qui ont soulevé une polémique assez vive dans la presse et qui ont valu à M. Ferdinand Barrot une lettre d'humbles remontrances de la part de M. Auber et des membres de la commission des concerts du Conservatoire.

Cette salle du Conservatoire s'accordait autrefois avec une difficulté extrême aux artistes français qui désiraient donner un concert ; mais si les exercices de M. Lumley ne peuvent entraver en rien les travaux de notre orchestre national, il n'y a pas grand mal à lui faire cette faveur. M. Ferdinand Barrot a dû se montrer d'autant plus coulant en ceci, qu'il fallait bien donner un dédommagement au célèbre dompteur pour le refus du privilège du Théâtre-Italien qu'il se proposait d'exploiter en y joignant des intermèdes de combats de coqs, et de rats et de bouledogues.

M. Lumley pouvait, à la rigueur, louer la salle Sainte-Cécile ; mais, même quand on veut faire entendre mademoiselle Sontag, une salle gratis a son charme.

Parmi les illustrations de l'art musical que M. Lumley compte nous faire entendre, on cite le fameux Tschfvnski, ténor-jaguar des monts Krapachs, de la petite espèce, mais d'une férocité telle que, lorsqu'il chante, son maître est obligé d'avoir dans la coulisse un homme avec un fer rouge tout prêt pour lui faire lâcher la note ;

La célèbre miss Tartempionson, l'étoile des festivals de Birmingham et de Manchester. L'illustre basso Falem-pini qui a produit, cette année, une si grande sensation sur les dilettanti de Londres ;

Et une foule d'autres que nous pourrions citer, et dont la célébrité n'est pas moins européenne. Nous voulons laisser au public le plaisir de la surprise.

*. Voilà un fauteuil vacant à l'Académie-Française par la mort de l'abbé de Féletz. On cherche un grand seigneur pour le remplacer.

Les grands seigneurs sont rares par le temps qui court, disent modestement quelques académiciens ; si nous prenions pour cette fois seulement le candidat parmi les gens de lettres ? On ferait une concession à l'esprit du temps sans que pourtant la chose puisse tirer à conséquence.

— Des gens de lettres, répond la majorité, où y en a-t-il maintenant ? On sait bien que depuis l'Empire la France n'a plus produit d'hommes de lettres. Le dernier littérateur de quelque mérite que nous ayons est M. Bignan, et M. Bignan ne peut être de l'Académie attendu que sa noblesse n'est que de robe ; or, la robe ne saurait entrer à l'Institut ni dans aucun chapitre de l'Allemagne. En dehors de M. Bignan, citez-moi un seul homme de lettres aujourd'hui. Laissez de côté Casimir Bonjour, nous l'aurions nommé s'il n'eût point fait de comédies. Voyons, citez-moi vos gens de lettres ?

— Nous avons d'abord M. Jules Janin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? A-t-il fait des tragédies ?

— Jamais.

— Alors, n'en parlons plus.

— Nous avons ensuite M. Alfred de Musset.

— Je ne connais pas de tragique de ce nom. Passons à d'autres.

— Puis M. Alexandre Dumas.

— Vous dites...

— Je dis Alexandre Dumas.

— Je crois en effet qu'il y a eu un poète de ce nom qui a fait représenter, vers 1806 ou 1808, une tragédie intitulée : *le Faux Manco-Capac ou l'Usurpateur puni*. Est-ce celui-là ?

— Non.

— Tant pis, il aurait eu des chances, pour peu qu'il eût pu justifier de quinze ou vingt quartiers de noblesse.

L'Académie, comme on voit, n'est pas animée d'une grande bienveillance à l'endroit de la littérature moderne. C'est ce qui empêche Tartempion de se présenter ; il attend que l'Académie ait subi une épuration.

Outre le parti des grands seigneurs, il s'est formé un nouveau parti au sein de l'Académie-Française : le parti des évêques. Il se compose de ceux qui veulent voir un ecclésiastique sur les bancs de la docte assemblée.

Le parti militaire a aussi quelques adhérents. Il est formé de ceux qui pensent que l'Académie est incomplète si elle ne renferme pas un maréchal de France dans son sein.

Ces deux partis s'appuient également sur la tradition.

Le parti révolutionnaire dont nous avons parlé tout à l'heure et qui voudrait faire triompher la candidature d'un homme de lettres, de Balzac, de Musset, Alexandre Dumas, se compose d'un seul académicien. Les uns nomment M. Victor Hugo, les autres M. Alfred de Vigny.

Ce parti-là n'a pas eu encore le temps de se former.

La lutte s'établira donc entre le grand seigneur, l'évêque et le maréchal de France. Si M. Bugeaud n'était pas mort, il avait de grandes chances.

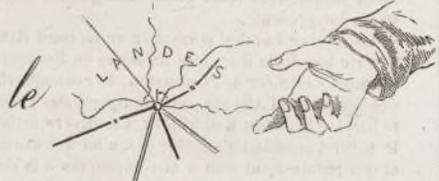
Il est question de l'évêque de Langres, représentant du peuple, et membre de la commission de la loi sur l'instruction publique.

On cherche partout un grand seigneur, assez grand seigneur pour entrer à l'Académie. Après un duc, un prince serait accueilli avec reconnaissance.

Le prophète Jean Journet a commencé ses visites hier. Il se met sur les rangs comme représentant du socialisme.

M. Journet n'a pas de grandes chances.

REBUS ILLUSTRÉS.

100 **C** on

Explication du dernier Rebus.

En toit navet, p' Ours accompagne clé, os pâtre, 4, amour, F, rhénne É.
(Antoine avait pour sa compagne Cléopâtre, un amour effréné.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrèger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.